

Franz Kafka a 27 ans quand il raconte dans ses carnets l'après-midi d'un jour de fête dans le jardin de ses grands-parents. Il a déjeuné avec toute sa famille (il se souvient des délicieuses tartines de pain moelleux et de beurre frais). L'air est doux, il travaille sur une table à l'écart pendant que le bruit des conversations se fait indistinct. Un peu par vanité, il griffonne sur un
5 bout de papier le début d'une histoire tout en surveillant les mouvements du groupe familial. Quelqu'un va peut-être venir, lui prendre des mains la feuille de papier, la lire, lui glisser une phrase d'admiration. Bien vu : un oncle rigolard s'approche et lit par-dessus son épaule. Sans dire un mot au jeune écrivain, il se tourne vers la tribu qui le suit des yeux et crie à la cantonade : « *C'est toujours la même chose* », avant d'aller se rasseoir tout content devant
10 une bière fraîche.

Quant à Tchekhov, au merveilleux Tchekhov, il a passé sa vie à entendre des critiques le définir comme « *le chantre de la désespérance* » et lui reprocher de s'intéresser aux existences « *ratées, mornes, grisâtres* ». Quand une amie déplore qu'il écrive des choses sinistres, il lui répond qu'il pense que ce n'est pas à l'écrivain de trancher les grands problèmes, de prêcher
15 et d'expliquer le monde. Les grandes œuvres – comme *Anna Karénine* par exemple – ne résolvent aucun de nos problèmes. Mais elles les donnent à voir avec précision.

Justement, il admire Tolstoï. Le grand maître l'aime bien en retour sans toutefois prendre la mesure de son génie. Au point qu'il ne pourra s'empêcher de lui dire un jour, en soupirant : « *Mais où donc vos personnages vous conduisent-ils ?* » À quoi Tchekhov répondra avec un
20 humour épuisé et définitif : « *Du divan où ils sont couchés jusqu'au cabinet de débarras, aller et retour.* »

Teresa Cremisi, *Journal du Dimanche*, 27.02.2022

Remarques générales

La difficulté de ce texte consiste à traduire, parfois, des approximations, des tournures peu appropriées : il faut essayer de trouver un équilibre, et que le texte soit lisible en allemand.

Analyse détaillée

1-4

- ✚ Rappelons que l'œuvre de Kafka se compose de romans (Romane), de récits (Erzählungen), de journaux (Tagebücher), de lettres (Briefe) et de notes qui se trouvent dans les écrits posthumes (Nachgelassene Schriften), sous forme de différents cahiers (Konvolute, Hefte). L'anecdote rapportée ne se trouve pas dans de quelconques « carnets », mais dans les *Journaux*, à la date du 19 janvier 1911 (cf. « lecture »).
- ✚ L'auteur du texte met en relation le déjeuner et les tartines, ce qui est contradictoire : on mange – et on mangeait – des tartines au petit déjeuner et au goûter, mais pas au déjeuner. Il est d'ailleurs question d'un après-midi. D'autre part, l'auteur de l'article parle d'un *jour de fête*, alors que Kafka évoque un dimanche après-midi (*Sonntagnachmittag*). Mais là, même si ce n'est pas très commode, nous devons traduire...
- ✚ *Sur une table* : l'emploi de la préposition *sur* est ici tout à fait possible en français – on considère que c'est le matériel qui est posé sur la table. En allemand, c'est plus délicat, il est peu probable que Kafka ait été assis sur la table.
- ✚ Si l'on ne trouve rien de mieux pour *à l'écart*, on peut se demander ce que signifie ici cette expression : un peu plus loin, séparé des autres. Mieux vaut évidemment connaître le terme exact.
- ✚ Qu'est-ce que le bruit des conversations ? Comment choisir un substantif approprié ? Il faut préciser la différence entre *das Geräusch* (-e) et *der Lärm* (sans pluriel).
- ✚ *Se fait...* : traduction du devenir, du passage d'un état à un autre.

4-7

- ✚ Sens exact de *un peu par vanité* ? Idée de probabilité, d'incertitude.
- ✚ Sens de *griffonner*. Faute de mieux, et pour éviter un trou, on peut se contenter de « prendre des notes » – mais comme toujours, c'est faute de mieux.
- ✚ *Tout en surveillant* : la traduction du participe présent n'est possible qu'une fois que l'on en a exactement identifié la fonction.

- ✚ Sens exact de *glisser* – glisser une remarque, glisser une objection, etc.

7-10

- ✚ *Bien vu* : quelle est l'idée ?
- ✚ *Un oncle rigolard* : dans ses *Carnets*, Kafka parle d'un oncle qui avait la moquerie facile (*der gern auslachte*). Ce n'est pas exactement ce que dit l'adjectif *rigolard*, qui fait référence non à la moquerie, mais à la plaisanterie.
- ✚ Comment comprendre (et rendre) l'idée de *tribu* ?
- ✚ Que signifie crier à *la cantonnade* ?
- ✚ Revoir la traduction de l'antériorité et de la postériorité.

11-16

- ✚ *Quant à* : comment rendre l'idée que l'on passe à un autre sujet, une autre personne ? Il ne faut pas chercher UN terme, mais agencer un ensemble – on est toujours ramené à cette idée d'ensemble.
- ✚ Que signifie dans ce contexte *passer sa vie* ? Ce n'est pas l'idée de passer des vacances quelque part.
- ✚ Qu'est-ce qu'un *chantre* ? À l'époque de la Réforme, c'est celui qui, *dans les communautés protestantes, entonnait, soutenait ou dirigeait le chant* (Larousse). Le même Larousse le définit aussi comme une *personne qui glorifie, loue quelqu'un ou quelque chose : Il s'est fait le chantre du pouvoir*.
- ✚ *Ce n'est pas à* : tournure spécifiquement française, qui fait référence à un rôle, un devoir, une mission.
- ✚ Sens de *donner à voir* ?

17-21

- ✚ Il faut s'interroger non tant sur le sens que sur la fonction, le rôle, de certains mots comme justement, *en retour*.
- ✚ Quelle est l'idée contenue dans *prendre la mesure* ?
- ✚ *Ne pas pouvoir s'empêcher* est aussi une tournure très française. On peut y voir

l'idée qu'il faudrait se contraindre pour ne pas faire quelque chose, que l'on aurait voulu éviter de le faire : *nicht umhinkönnen, etwas zu tun*. Ce n'est pas cela dont il s'agit ici. Ajoutons que *ne pas pouvoir s'empêcher* est une formulation courante, banale, que nous n'avons pas à traduire par une tournure relativement peu fréquente (taux de fréquence d'emploi indiqué par Duden pour *nicht umhinkönnen* : 1/5). Là encore, on voit combien il est important de travailler sur des ensembles, et non sur des mots ou des tournures isolés.

Lecture

19. Januar. Ich werde, da ich von Grund aus fertig zu sein scheine – im letzten Jahr bin ich nicht mehr als 5 Minuten lang aufgewacht – jeden Tag entweder mich von der Erde wegwünschen müssen oder aber, ohne daß ich darin auch die mäßigste Hoffnung sehen dürfte, von vorn als kleines Kind anfangen müssen. Ich werde es hiebei äußerlich leichter haben als damals. Denn in jenen Zeiten strebte ich noch kaum mit matter Ahnung zu einer Darstellung, die von Wort zu Wort mit meinem Leben verbunden wäre, die ich an meine Brust ziehen und die mich von meinem Platz hinreißen sollte. Mit welchem Jammer (dem gegenwärtigen allerdings unvergleichbar) habe ich angefangen! Welche Kälte verfolgte mich aus dem Geschriebenen tagelang! Wie groß war die Gefahr und wie wenig unterbrochen wirkte sie, daß ich jene Kälte gar nicht fühlte, was freilich mein Unglück im Ganzen nicht viel kleiner machte.

Einmal hatte ich einen Roman vor, in dem zwei Brüder gegeneinander kämpften, von denen einer nach Amerika fuhr, während der andere in einem europäischen Gefängnis blieb. Ich fieng nur hie und da Zeilen zu schreiben an, denn es ermüdete mich gleich. So schrieb ich einmal auch an einem Sonntagnachmittag, als wir bei den Großeltern zu Besuch waren und ein dort immer übliches besonders weiches Brot, mit Butter bestrichen aufgeessen hatten, etwas über mein Gefängnis auf. Es ist schon möglich, daß ich es zum größten Teil aus Eitelkeit machte und durch Verschieben des Papiers auf dem Tischtuch, Klopfen mit dem Bleistift, Herumschauen in der Runde unter der Lampe durch jemanden verlocken wollte, das Geschriebene mir wegzunehmen, es anzuschauen und mich zu bewundern. In den paar Zeilen war in der Hauptsache der Korridor des Gefängnisses beschrieben, vor allem seine Stille und Kälte; über den zurückbleibenden Bruder war auch ein mitleidiges Wort gesagt, weil es der

gute Bruder war. Vielleicht hatte ich ein augenblicksweises Gefühl für die Wertlosigkeit meiner Schilderung, nur habe ich vor jenem Nachmittag auf solche Gefühle nie viel geachtet, wenn ich unter den Verwandten, an die ich gewöhnt war (meine Ängstlichkeit war so groß, daß sie mich im Gewohnten schon halb glücklich machte), um den runden Tisch im bekannten Zimmer saß und nicht vergessen konnte, daß ich jung und aus dieser gegenwärtigen Ungestörtheit zu Großem berufen war. Ein Onkel der gern auslachte nahm mir endlich das Blatt, das ich nur schwach hielt, sah es kurz an, reichte es mir wieder sogar ohne zu lachen, und sagte nur zu den andern, die ihn mit den Augen verfolgten „das gewöhnliche Zeug“, zu mir sagte er nichts. Ich blieb zwar sitzen und beugte mich wie früher über mein also unbrauchbares Blatt, aber aus der Gesellschaft war ich tatsächlich mit einem Stoß vertrieben, das Urteil des Onkels wiederholte sich in mir mit schon fast wirklicher Bedeutung, und ich bekam selbst innerhalb des Familiengefühls einen Einblick in den kalten Raum unserer Welt, den ich mit einem Feuer erwärmen müßte, das ich erst suchen wollte.

Franz Kafka, „Tagebücher“, in der Fassung der Handschrift, 1911 (Zweites Heft), S. Fischer

Proposition de traduction

Franz Kafka ist 27 Jahre alt, als er in seinen Tagebüchern von einem Nachmittag im Garten der Großeltern erzählt, an einem Feiertag. Er hat mit der ganzen Familie zu Mittag gegessen (er erinnert sich an die Butterbrote, weiches Brot und frische Butter). Die Luft ist mild, er arbeitet an einem Tisch, abseits von den anderen, während der Lärm der Gespräche immer undeutlicher wird. Womöglich¹ aus Eitelkeit kritzelt er auf irgendeinem Papier den Anfang einer Geschichte und verfolgt dabei die Bewegungen der Gruppe von Verwandten. Vielleicht kommt nun jemand und nimmt ihm sein Blatt Papier aus der Hand, liest es und flüstert ihm ein paar Worte der Bewunderung zu. Getroffen! Ein Onkel nähert sich, ein Spaßvogel, und liest über seine Schulter. Dem jungen Schriftsteller sagt er kein Wort, dreht sich zu der Sippe² um, die ihn mit den Augen verfolgt³, ruft in die Runde⁴: „Das gewöhnliche Zeug⁵“, und geht

¹ *Mag sein aus Eitelkeit / Vielleicht aus Eitelkeit.*

² *..., dreht sich zu den Familienmitgliedern um, die ihn mit den Augen verfolgen.*

³ *C'est l'expression employée par Kafka. Auch möglich: die ihn beobachtet.*

⁴ *... und ruft für alle, die hören wollen.*

⁵ *C'est l'expression employée par Kafka. Auch möglich: [Wieder] das Übliche / Das übliche Zeug.*

wieder sehr zufrieden an seinen Platz vor einem frischen Bier zurück.

Tschechow seinerseits, der herrliche Tschechow, hat sich sein ganzes Leben immer wieder Kritiken anhören müssen, die ihn als „den Herold der Verzweiflung⁶“ bezeichneten und ihm den Vorwurf machten, er interessiere sich nur für „gescheiterte, freudlose, farblose“ Existenzen. Als eine Freundin bedauert, dass er so düstere Sachen schreibt, antwortet er, es komme einem Schriftsteller nicht zu, die großen Probleme zu lösen, Predigten zu halten und die Welt zu erklären. Große Werke – wie etwa Anna Karenina – lösten zwar keines von unseren Problemen, stellten sie aber genau⁷ dar.

Tolstoi bewundert er eben⁸. Der große Meister mag ihn seinerseits gerne, ohne jedoch das Ausmaß seines Genies zu erkennen. Solchermaßen, dass er ihm eines Tages unwillkürlich mit einem Seufzer sagen wird: „Aber wo kommen Sie denn mit den Personen Ihrer Bücher hin⁹?“ Worauf Tschechow mit erschöpftem und definitivem Humor antworten wird: „Vom Sofa, auf dem sie liegen, bis zur Rumpelkammer, hin und zurück.“

Teresa Cremisi, *Journal du Dimanche*, 27.02.2022

⁶ *der Hoffnungslosigkeit.*

⁷ *präzise.*

⁸ *Er bewundert nämlich Tolstoi.*

⁹ *Cette tournure permet d'éviter l'éventuelle ambiguïté d'une phrase dans laquelle Sie et die Personen ne seraient pas clairement identifiables comme objet et sujet (aber wo führen Sie die Personen Ihrer Bücher hin?)*